

ABDOURAHMAN A. WABERI

AUX ÉTATS-UNIS
D'AFRIQUE

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

© Éditions Jean-Claude Lattès, 2006.
© Zulma, 2017 ; 2024, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

*À la mémoire de François-Xavier Verschave,
pour son courage et son combat.*

*Pour mes traducteurs : Jeanne Garane,
Marie-José Hoyet et Dominic Thomas,
avec toute ma reconnaissance.*

I

VOYAGE À ASMARA, CAPITALE FÉDÉRALE

I.

*Où l'auteur rend un compte succinct des origines
de notre prospérité et des motifs qui ont jeté
les Caucasiens sur les chemins de l'exil.*

Il est là, fourbu. Silencieux. La lueur mouvante d'une bougie éclaire chichement sa chambre, dans un foyer pour travailleurs immigrés. À l'ère du jet et du net, ce Caucasiens d'ethnie suisse parle un patois allemand et prétend qu'il a fui la violence et la famine. Il garde pourtant intacte une aura qui fascine nos infirmières et nos humanitaires.

Appelons-le Yacouba, *primo* pour préserver son anonymat, *deusio* parce qu'il a un patronyme à coucher dehors. Il est né dans une insalubre favela des environs de Zurich, où la mortalité infantile et le taux de prévalence du sida – un mal apparu dans les milieux interlopes de la prostitution et de la drogue du port d'Athènes et qui touche désormais nos contrées, aux dires des grands prêtres de la science mondiale réunis à Mascate, dans le preux royaume d'Oman – sont parmi les plus élevés selon une étude de l'Organisation mondiale de la Santé (OMS), installée, comme chacun le sait, dans notre bonne et paisible ville de Banjul.

Laquelle accueille également la crème de la diplomatie internationale censée décider du sort des millions de réfugiés caucasiens d'ethnies diverses (autrichiens, canadiens, américains, norvégiens, belges, bulgares, britanniques, islandais, portugais, hongrois, suédois...), sans parler des *boat people* squelettiques de la Méditerranée septentrionale qui n'en peuvent plus de zigzaguer entre les tirs de mortiers et les missiles enténébrant les infortunées terres d'Euramérique. D'aucuns détalent, errent et s'épuisent, ou se rendent tout de go en attendant que le néant les fauche. Parmi eux, des prostitués de tout sexe, monégasques et vaticanesques mais pas seulement, échouent sur les plages de Djerba et dans la baie bleu cobalt d'Alger. Tous ces pauvres diables sont en quête du pain, du lait, du riz ou de la farine distribués par les organisations caritatives afghanes, haïtiennes, laotiennes et sahéliennes. Depuis que notre monde est monde, les petits écoliers français, espagnols, bataves ou luxembourgeois, malmenés par le kwashiorkor, la lèpre, le glaucome ou la poliomyélite, ne survivent qu'avec les surplus alimentaires des fermiers vietnamiens, nord-coréens et éthiopiens. Ces peuplades aux mœurs guerrières, aux coutumes barbares, aux comportements fourbes et incontrôlables ne cessent de razzier les terres calcinées d'Auvergne, de Toscane ou de Flandre quand elles ne versent pas le sang de leurs ennemis ataviques, Teutons, Gascons et autres Ibères arriérés, pour un oui ou pour un non, pour un rire ou pour un rien. Tous attendent une paix qui n'est pas de ce jour.

Mais revenons à la cahute de notre pouilleux charpentier alémanique. Jetons un coup d'œil furtif dans la nuit de son logis. De la terre battue et des copeaux chétifs au sol, pas de mobilier ni d'ustensiles. Pas d'électricité ni d'eau courante, bien entendu. Ce quidam, pauvre comme Job sur son fumier, n'a jamais vu la couleur d'un savon, n'imagine pas la saveur d'un yaourt, ne soupçonne point la douceur d'une salade de fruits. Il est à mille lieues de notre confort sahélien le plus élémentaire. Qui est le plus éloigné de nous : la Lune astiquée par des astronautes maliens et libériens ou bien cette créature ? Franchissons ce que l'on pourrait appeler le seuil : des nuées de mouches vous obstruent la vue et une odeur acide vous saisit aussitôt à la gorge. Vous essayez pourtant d'avancer mais vous ne pouvez pas. Interdit, vous restez debout.

Vos yeux commencent à s'habituer à l'obscurité. Vous discernez les contours de ce qui semble être un tableau aux motifs grossiers. Une de ces croûtes qu'on dit primitives et dont raffolent nos touristes écervelés. Deux cornes de zébu entrecroisées et un sabre protestant ornent le mur d'en face, signe de la ferveur religieuse qui règne dans ce foyer pour main-d'œuvre étrangère de notre riche et dynamique État érythréen où, soit dit en passant, les valeurs de solidarité, de convivialité et de morale sont à présent menacées par la rapidité des transformations sociales et le déchaînement du libéralisme sauvage, la carte Afrigold ayant remplacé l'entraide ancestrale. L'antique contrée d'Érythrée, dirigée depuis des siècles par une lignée de puritains musulmans profondément marqués par le rigorisme

des Mourides du Sénégal, a su prospérer en alliant le sens des affaires et les vertus de la démocratie parlementaire. Depuis le centre d'affaires de Massawa ou la bourse *online* de Lumumba Street en passant par le très *high tech* Keren Valley Project et les complexes militaro-industriels d'Assab, tout concourt ici à la réussite et à la prospérité. Voilà ce qui attire des centaines de milliers de miséreux Euraméricains en proie à une flopée de calamités et à une famine d'espérance.

Notre charpentier marmonne dans sa barbe. Que peut-il bien nous annoncer avec sa langue roulée tout au fond du gosier? Dieu seul pourrait déchiffrer son dialecte petit-blanc. Il est taraudé par l'envie de quitter le coton de son esclavage. On le comprend aisément mais revenons à nos moutons. Plus vertigineux encore sont les flux de capitaux entre l'Érythrée et ses dynamiques voisins, tous membres de la fédération des États-Unis d'Afrique, comme l'ancien royaume hamitique du Tchad riche en pétrole, l'ex-sultanat de Djibouti qui brasse des millions de guinées et surfe sur son boom gazier, ou l'archipel de Madagascar, berceau de la conquête spatiale et du tourisme pour les enfants terribles de la nouvelle finance. Les *golden boys* de Tananarive sont à des années-lumière de la misère blanche de notre charpentier helvète.

Vous êtes toujours là? Ça y est, vous reconnaissez enfin un son familier. Vous vous risquez courageusement à avancer d'un pas, puis de deux dans l'obscurité. Vous franchissez la minuscule porte. Vous percevez les premières mesures d'un sabir tout en cris et étrangle-

ments. Dans le salon du foyer pour traîne-misère caucasiens, aux cheveux drus et aux poumons sanieux, trône un téléviseur noir et blanc de fabrication albanaise et d'âge antédiluvien. À l'issue d'un feuilleton insipide, un professeur de la Kenyatta School of European and American Studies, éminent spécialiste de l'africanisation, le concept en vogue dans nos universités qui donnent le « la » à la planète entière, soutient que les États-Unis d'Afrique ne peuvent plus accueillir toute la misère du monde. On se laisserait bercer par sa voix douceuse, cependant son propos policé, dentelles de filouterie et soieries rhétoriques, ne trompe personne, et surtout pas les immigrés extra-africains. Son idée tient en une seule phrase : les forces fédérales doivent prendre leurs responsabilités avec fermeté, mais non sans humanité, en reconduisant aux frontières, sous la contrainte si cela s'avère nécessaire, tous les ressortissants étrangers illégaux, puis semi-légaux, enfin paralégaux et ainsi de suite.

Des voix alternatives se sont levées, toutes ou presque issues des milieux libéraux qui n'ont pas attendu les causeries du professeur Garba Huntingabwe pour réagir contre « la peur irrationnelle de l'autre, de l'indésirable, qui continue à être la plus grande menace pour l'unité africaine » (www.foreignpolicy.afr, éditorial de mars dernier). Rassemblées sous la bannière de l'Académie mondiale des cultures de Gorée qui abrite tout ce que l'univers compte d'esprits éclairés, de Rangoon à Lomé et de Madras à Lusaka, elles nous rappellent que les millions d'affamés japonais, maintenus en vie grâce aux excédents alimentaires en provenance d'Afrique

centrale, pourraient être déceimment pris en charge rien qu'avec les dépenses militaires engagées par ladite région sur une petite période de trois jours. Le visage de l'Académie de Gorée, vilipendée par les oulémas, les nababs, les négus, les raïs et autres mwamis, accusée de gauchisme et d'idéalisme puéril, n'est autre, vous vous en souvenez, que le prix Arafat de la paix : Mlle Dounya Daher de l'université Langston Hughes de Harar. En septembre, la jeune écologiste a reversé dans la cagnotte de maintes organisations humanitaires les 15,8 millions de guinéas que l'austère Société des sciences du Botswana lui avait octroyés – un prestigieux prix qui lui a été décerné à l'unanimité, précisait le communiqué de la Société des sciences, « pour son combat contre la dictature corrompue de la Nouvelle-Zélande, pour sa détermination dans la lutte contre le sida [alors que] les autorités ecclésiastiques d'Ouganda prônent toujours l'abstinence, pour la promotion de la banane du Nebraska, en jouant la carte du terroir dans les supermarchés d'Abidjan... [enfin] Mlle Daher a rappelé à l'opinion mondiale les faits tangibles que le doyen Mamadou Diouf de l'université de Gao avait jadis exposés dans un pamphlet resté célèbre [*Les Frontières invisibles ou le Défi de l'immigration en provenance d'Alaska*, Kigali, University Press of Rwanda/Free Press, 1994, 820 pages, 35 guinéas]».

Le doyen Diouf, Mlle Daher, Ahmed Baba XV, Sophia Marley, Thomas Sankara Jr, les rappeurs King Caïn & Queen Sheba, Hakim Bey, Siwela Nkosi et consorts n'ont jamais eu les faveurs des grands turbans de ce monde. Mlle Daher a déploré le silence des

responsables politiques du premier continent quant aux questions cruciales touchant à l'avenir de la planète. Le porte-parole des États-Unis d'Afrique, Son Excellence El Hadj Saidou Touré, nous a habitués à un autre son de minaret. Il a une nouvelle fois déclaré que la priorité numéro un reste le maintien de la paix en Europe occidentale, puis il s'est montré relativement optimiste à propos de la signature d'un cessez-le-feu dans la région du Midwest et au Québec, où les chefs de guerre francophones ont réitéré leur volonté d'en découdre avec les incontrôlables milices anglophones de la région de Hull, toute proche de l'ancienne capitale Ottawa, placée sous couvre-feu et protégée par des Casques bleus nigériens, chypriotes, zimbabwéens, malawites et bangladeshis. Le conseiller fédéral, la plus haute autorité politique de ce qui reste du Canada, le fier aborigène William Neville Attawag, est resté très vague s'agissant du calendrier qui prévoit l'assouplissement des lois d'exception. Sir Attawag a violemment rejeté le terme d'« apartheid » utilisé par une certaine presse ignorant tout des conditions de vie faites aux Blancs dans le Canada de ses ancêtres. Pourtant, Human Rights Watch et El Hombre, forts de leur longue expérience du boubier nord-américain, ne cessent de tirer la sonnette d'alarme.

Yacouba vient de quitter son foyer. Il s'est lancé dans l'avenue Ray-Charles, il a repris son souffle à l'angle de la rue Habib-Bourguiba et se dirige à présent vers la place Abebe-Bikila. Il porte une chemise aux couleurs de son rhume chronique et flotte dans un boubou

indigo. Sur son passage, les piétons se retournent, plus intrigués qu'un ethnologue accueilli par une peuplade primitive au fin fond de la Bavière. Rassurez-vous, nos caméras de longue portée enregistrent tous ses faits et gestes. Dans moins d'un quart d'heure, il sera de retour dans son repaire. N'empêche qu'il s'attirera à nouveau des ennuis. Vous n'êtes pas sans savoir que nos médias remettent en selle les stéréotypes les plus méprisants et les plus odieux qui remontent au moins à Mathusalem ! D'après eux, les nouveaux migrants propagent leur natalité galopante, leur suie millénaire, leur manque d'ambition, leurs religions rétrogrades comme le protestantisme, le judaïsme ou le catholicisme, leur machisme ancestral, leurs maladies endémiques. Pour le dire poliment, ils introduisent le tiers-monde directement dans l'anus des États-Unis d'Afrique. Les moins scrupuleux de nos organes de presse se sont affranchis de toute censure depuis des décennies et soufflent sur les braises de ce que l'on a appelé, hâtivement il est vrai, « le péril blanc ». La forme n'est-elle pas, pour paraphraser le grand écrivain sahélien Naguib Wolegortzee, la chair même de la pensée ? Ainsi, un quotidien populaire de Ndjaména, *Bilad el Sudan*, reprend cycliquement son gros titre fétiche : « Ces bouseux n'ont qu'à retraverser la Méditerranée ! » De Tripoli, *El Ard*, propriété du magnat Hannibal Cabral, s'écrie : « Go, Johnny, Go ». En écho, le *Lagos Herald* lance un ultimatum : « White Trash, Back Home ». Plus expéditif, le constat du *Messenger des Seychelles* tient en deux mots : « Apocalypse Now ! »